

« L'esprit coule de source »

Entretien acousmatique avec Boris Gamaleya

Patrick Quillier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/668>

DOI : 10.4000/coma.668

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Patrick Quillier, « « L'esprit coule de source » », *Continents manuscrits* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 31 octobre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/668> ; DOI : 10.4000/coma.668

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« L'esprit coule de source »

Entretien acousmatique avec Boris Gamaleya

Patrick Quillier

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet entretien imaginaire est une reprise du texte publié dans le no 5 de la revue *Phoenix* (le 23 janvier 2012), p. 47-57.

NOTE DE L'AUTEUR

Toutes les réponses sont composées en mosaïque acousmatique réalisée par Patrick Quillier à partir des livres de Boris Gamaleya.

Patrick Quillier : – Boris, qu'est-ce qui fait naître le poème ?

Boris Gamaleya : Il suffit de bien peu pour la gloire des routes : un bris de bibelots, un agile fer-blanc où l'enfance soliste à elle seule éveille l'orchestre et ce halo immense autour des lunes, comme à l'estuaire une eau réconciliée avec son devenir. Parmi les agréments des marches les plus longues, la part maudite est un filon. S'enfoncer en soi-même est le secret des îles. De grands espaces s'étourdissent en mon âme. Je viens des grands orientes de la terre. Je suis un pèlerin de l'autre rive. Les marronies pèsent encore de tout leur poids de songerie sur la montagne... Sur une haute cime – et non en les miroirs de fond – se vit la version la plus soutenable du ciel. Éclair rare forgé au cœur du brouillard. Mon désir d'infini n'est qu'un marron tranquille. Être avant tout une aile, un marron sans montagne. Rejoindre les pèlerins du plus grand sens, le va-et-vient de l'Imaginaire infini, le marronnage implicite et continu vers des lendemains de ni vérité, ni mensonge – ou du moins qui les relativise – au profit des services euphoriques du dépassement. Se défaire... se refaire... image infinitésimale éparpillée en tous nos sens. Arc-en-ciel euphorique de la grâce...

– Les derniers vers de Vali pour une reine morte (1973) parlent peut-être d'une expérience d'extase paradoxale, dans laquelle nostalgie et euphorie se disputent le vertige : « île / raharienne / île / ma russie noire / je tombe / la mémoire brûlée du lait de tes euphorbes ». Quel genre d'homme est le poète qui connaît une telle extase ?

– Un homme en larmes, le cœur brûlé d'amour.

– Veux-tu nommer le paradoxe de cette extase ?

– Vie et mort pour une alchimie de la générosité. Poème – heureux sommeil. Nous sommes prêts pour la paix universelle – des forêts de bonheurs à planter partout... partout... Pourquoi s'attarder à renaître de la même blessure ?

– Je pense à Ruysbroeck l'Admirable, lorsqu'il distingue un je-ne-sais-quoi énorme, un presque-rien vertigineux entre deux connaisseurs d'extase : « Ah ! la distance est grande entre l'ami secret et l'enfant mystérieux. Le premier fait des ascensions vives, amoureuses et mesurées. Mais le second s'en va mourir plus haut, dans la simplicité qui ne se connaît pas. » L'extase dont tes poèmes sont la résonance me semble osciller entre ces deux pôles.

– De quel savoir procède le sortilège du silence ? Du haut de la Plaine des Cafres, l'âme transie, les dents serrées, je contemple l'île dans sa beauté de Bête d'Apocalypse ou de lente nécropole de l'Idéal. Blancheur levée des calices, silence claironné... Silence finement perméable et comme orphelin d'une note fondamentale ou embarrassé d'une fugace impression de ne savoir si l'on n'a pas fait le mauvais choix du temps. Silence, cher silence... guérison de nos antinomies ou couvaion de virulences. Le silence – coquillage au corps de femme et de sourate. Le silence – autre ramage pour la harpe des forêts. Que faire du silence ? une voix pour lama ? Le silence nous emporte !

– Avec La Mer et la Mémoire – Les Langues du Magma (1978) tu as poursuivi l'entreprise, déjà sensible dans Vali pour une reine morte, de renouvellement du souffle épique à La Réunion. Cela passait par l'acceptation de ce qu'on pourrait appeler « poésie de circonstance », autrement dit des poèmes militants et engagés, dont l'intérêt peut sembler caduc aujourd'hui. Toutefois, d'autres enjeux caractérisent ce livre charnière et en font un recueil à mon sens de grand intérêt : à côté de la narration collective se donne à entendre une narration personnelle, et ce, de façon plus directe que dans Vali pour une reine morte-; des réflexions sur le langage poétique et son rapport à l'histoire et à la géographie émaillent ce livre trouble autant que double-; un dispositif d'écoute du monde se met en place, qui ne sera dès lors, dans les œuvres ultérieures, jamais démenti... Que reste-t-il de ce livre dans le cœur battant de ta vie continuée ?

– La caverne ouverte de mon attention se remplit de l'écho montant d'un naufrage. Espace fracassé de tambours de mémoire. Une aristocratie de langage dispose aux marges de l'empire la clandestinité de ses stances impies, appréhende mes sources, aspire mon tropique. Le vieux monde nous presse, mordu comme pas un par l'envie d'écouter le coup de pique de l'archange à la terrasse... Dieu ! quel mystère qu'une lune en les palmistes... On ne règle pas les comptes de la terre avec la mort. À chaque chaîne identitaire son vertige cyclonique – sa genèse sans cause. Le grand large dans son autre recommencement... Les profondes origines ignorent nos frontières comme l'amour... La nébuleuse Amour à jamais expansive... Nous nous identifions jusqu'à nous répéter comme en un grain de temps les letchis du langage au grand rassemblement des ressemblances. L'histoire, c'est la vie qui peu à peu triomphe, et non nos seules morts : le combat continue. Plus jamais ne seront les esclaves amputés de leurs rêves. Nous allons vers les polyphonies basaltiques de l'extrême. Quand de la lumière et des ténèbres qui s'épouseront de nouveau, naîtra la vraie clarté, quand on reconnaîtra dans la fable et les chants l'histoire éternelle du monde, alors il suffira du mystère d'un mot pour jeter la panique au règne de l'Envers.

– Voici quelques vers de ce deuxième recueil, qui sont parmi les plus « musiciennement » fluides que tu aies écrits : « ô chant de mer / ô loi des îles / / lors le songe de mer qui renaît sur mes lèvres / pour tout recommencer / le songe / est-ce le sable où la mer me ressasse / le sable / est-ce la mer où le songe s'efface / la mer / sans cesse comme un homme à lui-même rendu / qui se souvient de son possible dévasté ». Se souvenir « de son possible dévasté » tout en étant « à soi-même rendu », j'entends là aussi le flux et reflux du « se défaire... se refaire », battement vital de ta poésie.

– Ces mots qui recèlent tant de mines... Comment ravitailler autrement les arsenaux de l'Espérance ? Salubre incantation au dos des artifices. Je sais contre quels écueils se battre et combien on a intérêt à ce que les événements recréés jouxtent les pilons de la mer. Seules les maisons débranchées – sanglées de clairs horizons – permettent les bonnes cultures de la nuit. J'ai pour langue une porte qui s'articule au monde en situation.

– Justement, dès ce deuxième recueil, la présence vibrante, sous forme d'épigraphe ou de références, des littératures, des philosophies, des spiritualités et même des cultures du monde, commence à se faire percevoir. Cela ne cessera plus désormais, notamment lorsque tu te mettras, avec *Piton la Nuit* (1992), à insérer dans tes textes des extraits de partitions, des photos, des tableaux... Deux exemples entre mille de cette résonance vivante : tel poème de Le Fanjan des pensées – Zanaar parmi les coqs (1987) associe les figures de Fernando Pessoa, Paul Celan et René Char, et le poème « Mondo sono », dans *Piton la Nuit*, invoque, entre autres, John Cage, le Trisagion de la liturgie orthodoxe, « l'étoile de la Sourate » et le chanteur soufi Nusrat Fateh Ali Khan... Il semble d'ailleurs que tout ce bruissement humain soit indissociable des paysages sonores du monde en général, et tout particulièrement des concerts animaux.

– Le meilleur de mon inspiration – je le dois à l'envol d'un haut pays dans le cri matin et soir des martins. Je comble les trous de mon esprit avec l'obsédant refrain des coqs du bout du monde : la page est à refaire... la page est à refaire... Que disent les oiseaux dans leurs langues à clic ? *M'kra m'kra m'kra m'kra* des pintades à l'aube. *Pahoé hoé wé*, dit un coq de rivière. Se lancent les coqs, à échos perdus, des *pétrusmok, pétusmok*... Des *piapias* infinis s'élèvent. Les mots sont nos oiseaux de pratique nouvelle. *Sik sik* dit l'oiseau blanc, *ouik ouik* dit le bouboul. J'entends les oies de la grande terre, plus loin le chant des calaos. *Wou-ou-ou-ou*... Un chien pousse un hurlement. Quelqu'un l'aurait-il ébouillanté ? Un cœur de chien. L'incipit d'une œuvre de Mikhaïl Boulgakov : *Wou-ou-ou kai kai kai*... Et du fond du monde, Gombrowicz en écho : *Bakakaiü... Bakakaiü... Mou-ou* pousse au loin un bovidé... « Les autos font *wou-hou* le métro fait *rrahou* » (Jean Tardieu)... *Méon* fait le raton, *méou* fait le mérrou, primordial fait le rien (l'essentiel est d'y croire). *Broun roun roun* fait le transsibérien. Le logos fait *glouglou*. Il y a toujours dans l'art de l'aube – haute norme du coq – un concert écartelé. Quel est l'air aujourd'hui ? Le Vol du Gypaète ou la Claire Allégresse qui fait *glouglou* du côté de l'Égypte ? Sur la table de nuit la Bhagavad-Gîtâ lève un vacarme assourdissant de conques. Le langage, écoute d'une histoire connue. Un bruit de fond porté par des siècles infinis. Mais qu'est-ce que je dis... ces mots qui se bousculent, qui me lâchent... pardon ! C'est ça... l'épiphanie.

– L'épiphanie... Elle semble donc pour toi apparaître tout autant dans les entrelacs filigranés du langage que dans la perception du monde ?

– Je rêve d'un état de hautes plaines. Mon rêve est le réel, le réel est mon rêve, prélude à ce qui adviendra et passage obligé des hautes mutations. Les langues se bousculent. Collision entre deux phrases. Naissance d'une étoile. Chaque mot se fend d'une grande vérité. Nous passons d'un langage à l'autre. Je redemande sens à ce qui était là. Rien ne pourra remplacer ce pays – si ce n'est la parole qui l'accompagne. C'est comme le cheval

de saint François de Sales : le nouvel organon de pensée est lancé. On bascule en haute résidence.

– *Encore une forme d'extase paradoxale, à la fois chute et élévation... C'est toi qui la ressens à travers les mots, et en même temps c'est le langage lui-même qui s'extasie en toi, n'est-ce pas ?*

– Plus haut que l'écriture où veux-tu que l'on aille ? D'un mot de plus d'un sens – Dieu t'évacue du monde du souffrir. Une phrase de l'aube est capable d'une lumière maximaliste. L'image intense nous apaise. Nul n'est abandonné de ceux qui n'auront fréquenté que l'herbe, les algues, l'aubaine des étoiles et leurs voisines, les cascades, au fond de l'univers ! Le jour fait vibrer sa fibre métaphysique. Ce matin il m'est arrivé de recevoir l'Ouvreur du Temps. Il a surgi par surprise de l'horizon que décèle, à notre insu, l'intervalle entre les moments faussement pleins de nos exaltations. Et, tout d'un coup, par le couloir d'un éclair, j'ai senti mon âme en liaison avec elle-même, mais telle qu'elle était devenue à travers les âges. Et je fus submergé par la richesse du lexique qu'elle avait appris entre-temps à aimer, comme si j'avais fait mienne cette contrée au point d'en éprouver un bonheur jusqu'au vertige et de la sublimer dans mon adoration...

– *Dès lors, toi qui as pris tant de temps à recueillir la parole de « la culture de la nuit », autrement dit celle des conteurs, poètes et autres griots, tous héritiers vivants de traditions encore en vigueur sur l'île de La Réunion, ton usage des mots ne relève-t-il pas, sinon d'un chamanisme ancestral, du moins d'une certaine magie opératoire, visant à décupler les énergies vitales ?*

– Dehors est une grande forêt du souffle – un Tibet – une quintessence de mémoire entre toi et les choses aux branches invisibles portant fruits de langage. Les grands mots du lexique, fatigués de discuter font dodo... Et les choses qu'ils cachaient risquent un œil vers la liberté.

– *Comment le sommeil des « grands mots » délivre-t-il la vie emprisonnée dans tous les moindres recoins du lexique ?*

– À l'intérieur des mots nos finalités ont cessé de se battre. Les mots maintenant nous délivrent. On ne craint plus rien. Longtemps refusé, l'envers des choses enfin révèle son âme dénouée. Le choix interrogé de nos possibles, L'AUBAINE DES CONTRAIRES... Mais est-il autre temps pour ta métamorphose que celui qui s'en vient de l'amour inconnu ? Synthèse ! Est-il en moi autre mémoire ? Contre-pouvoir ! Vertige ! Expérience élargie, insolite normalisé remis en cause, élève-moi... Par les routes nouvelles de nos adorations et les camps sauvages de nos rébellions, élève-moi, inachevé : je transmue en État le bel événement, LIBERTÉ, LIBERTÉ !

– *Cette liberté qui s'engouffre dans « l'aubaine des contraires » (on se rappelle le quintuple cri fondateur, « LIBERTÉ », poussé haut et fort par le marron Cimandef dans Vali pour une reine morte), il me semble qu'elle instaure un royaume mental délivré des diktats étriés du réalisme et du rationnel...*

– Quand deux idées se télescopent malheur à la troisième... Aucune comme toi et toutes à la fois. Après quoi plus rien n'arraisonne le silence comme la guerre des proximités entre elles. En souvenir d'une corde de viole *fioum !* qui a sauté, il y a d'autres effets qui demandent eux aussi, il est vrai, à être recueillis. Un grain de pollen ci, une miette d'embrun là, tombée du long drap du vent que cette mer tord à travers la côte... Une parenthèse – au cœur d'une parenthèse – remet tout en question (comme un vague à l'âme dans la froideur d'un savoir-faire).

– Remise en question vaut ici pour souci des nuances, en même temps que réconciliation entre flou et précis, entre différence et répétition. N'y a-t-il pas dans un tel dispositif, que tu nommes quelque part ton « madrigalisme », un formidable motus perpetuus ?

– En fait, tout modèle, fût-il sudiste, se prête au coup des variations qu'il est temps d'appeler les Embardées de la voie, nos Étranges Pays... Recueillez et l'on dira de la lumière qu'elle se perd en musique... en pollen qu'un éden pulvérise de réminiscences... en goût de l'eau que frôle l'espérance et que l'âme d'un piano récupère... en lointains affectés de rêveries décisives et d'harmoniques prolongées jusqu'à Dieu...

– Jubilation des jeux de mots à l'infini ?

– Accordons nos effets de voix lointaines. Se brise un coquillage – entends-tu – et se lèvent les chœurs de l'enthousiasme et les flûtes du sens. L'éclat du sens dans un lexique retourné, les hémorragies de l'esprit. Dans le filon littéraire – la tirelire tombée des doigts de Dieu – tinte le saint mot d'esprit. Et la Joie multiplie la Face Maternelle, le doux questionnement du babil enfantin...

– L'enfant babillant est donc un des maîtres les plus importants du poète. Tu rappelles cela notamment à la fin de L'Arche du comte Orphée ou les ailes du naufrage (2004), lorsque tu déclines les « parlangues » d'enfants de ta famille. Ou à la toute fin de ta pièce de théâtre Le Volcan à l'envers ou Madame Desbassyns, le Diable et le Bondieu (1983), qui se termine pas cette formule, placée dans la bouche de Simangavole, marronne emblématique du XVIII^e siècle réunionnais : « L'ENFANCE CONTINUE ». Qu'est-ce que l'enfance aujourd'hui pour le poète ?

– Mon enfance-éternité, le haut relief de ma pensée sauvage.

– Mais encore ?

– L'enfance, procédé de syntaxe que l'âge tarabuste. De nouveaux souffles courent nous étourdir l'âme, la vie ayant opté pour d'autres souvenirs. Enfance inféodée aux séismes du feu, je résiste à l'usure. Le cœur bat comme il peut dès la première larme. Dans les machineries de l'ogre, un cœur d'enfant bat plus fort que jamais.

– L'enfance a donc eu son versant abrupt ?

– Voici l'enfant clamant sa syntaxe de guerre. Un discours de l'écart assassine déjà l'enfance que l'on traîne en hurlant vers la cloche.

– Quant à son versant tempéré, ce village des Makes où s'est épanouie ton « enfance-éternité », je crois savoir qu'il t'a prodigué une expérience fondatrice, celle de ta main plongée dans l'eau lumineuse d'un canal de bambou, communion sacrée avec le divin ?

– L'eau courante qui emporte l'enfance me laisse à mon vertige. Je veux boire l'eau des Makes, cela que je n'ai point perdu. Mémoire, équipe-moi de mes membres-fantômes. Adieu mes origines, j'ai tout réinventé. Le feu et ses fumées, naissent les nostalgies, et notre vérité, mémoire du chemin. Que je me donne à toi, inaccessible. Refais en moi cette île. L'ENFANCE CONTINUE. Je me hâte entre la parole (*slovo*) et la gloire (*slava*) avant que la nuit n'éponge le sang du sacrifice et que l'âme ne s'envole vers l'hémisphère Sud de la mort... Entre l'eau de feu de Makes et les artificiers du jour de l'an (entre *slovo* et *slavà*) quoi donc si ce n'est une place pour une main tendue vers la déesse de l'harmonie et formulant encore un oiseau envolé ? Y a-t-il autre chose ?

– Non, sans doute : tout est là. Mais n'est-ce pas cela qui se rejoue sans cesse ?

– Offices d'anamnèses. En des Makes tout bleus j'éveillais un écho. Makes où l'enfance encore une fois écoute le père – les mains et la voix chargées de l'Acte préalable de Scriabine. Il n'y avait plus qu'un cours d'eau à franchir pour tout avoir – l'autre chant – le silence propice à la création...

– *Il y a donc une filiation qui va de l'enfant au connaisseur d'extases ?*

– L'enfant naît dans un rire : nous sommes l'île de son rêve. Vent de l'enfance, lieu où l'amour de dieu entre comme une femme. Nos synthèses, pure pensée du tout. L'éternité débute par un air d'enfant et s'achève en page unique d'un bréviaire hésychaste. L'éternité respire par le dos.

– *« Nous sommes l'île de son rêve. » L'île est la reine qui hante toute ton œuvre, dans un retour toujours recommencé...*

– Île obscure à soi-même ! toute ma vie ne fut que ton hurlant désastre. Où suis-je ? Sur quelle planète des coqs ? En quel fondu des archipels ? Île en mal de ré-écriture... Avons-nous replacé le temps où il fallait ? Quelle île épars rassemblée grain après grain jusqu'à ces points microscopiques que les houles en force arrachent aux récifs ? Etions-nous destinés à de meilleurs naufrages ? Qui a commis la lourde faute ? Impossible à l'amour d'en savoir davantage, sinon qu'il y aura toujours un lendemain, renaissance d'île, infinie source de mer.

– *Il t'est arrivé de dire que tu parlais « au nom d'une île athlète de l'esprit ». L'île est l'énergie des « langues du magma » ?*

– Une île peut s'éjecter de sa cage comme un étrange animal...

– *Cet élan libérateur est aussi celui du poème ?*

– Les temps d'un flot léger comblent nos fondrières. Et d'autres vies se donnent à voir. On met à nu les vecteurs inaudibles. On n'en aime que mieux l'île non entendue. Des fraternités nous tiennent. À rebrousse code de toutes les couleurs et de toutes les servitudes, l'île se constitue née de l'imaginaire.

– *Dans Lady Sterne au Grand Sud (1995), comme chez Kateb Yacine où la figure de Nedjma incarne mystérieusement à la fois une femme et l'Algérie, et sans doute la poésie même, Sterne est tour à tour et en même temps femme, île, oiseau, poème, et que sais-je encore, selon « le coup des variations » dont tu parlais tout à l'heure. À ce titre l'île n'est pas refermée sur elle-même, comme le confirme, entre autres, le titre d'un poème de ce recueil : « Rencontre dans l'infini insulaire ». D'autres formules pourraient ailleurs y faire écho, par exemple : « ni mausolée n'est une île – ni mot isolé » (Jets d'aile – Vent des origines, 2005); « À vos immensités ! » (L'île du Tsarévitch, 1997); « l'œuvre insulaire enfin ouverte sur l'universel » (Omblin ou le volcan à l'envers, oratorio 1998, 1999)... Opiniâtement épris de ton île, tu n'en es pas moins rempli d'élans vers tous les points cardinaux du monde. Je voudrais savoir comment ces deux passions s'accordent au fond de toi. Pour t'inviter à parler de ces alliances, de ce double mouvement d'une plongée dans les énergies de l'île et d'un envol à tous les azimuts, je recourrai à une question que tu te poses toi-même quelque part : « Dans la pensée du monde, qu'est-ce qu'une île ? »*

– Le cosmos a changé, ici magma et là essence vibratile. Les hauts faits éveillent des harmoniques vers les pitons qui n'existent pas. Désordre du chaosmos continué en musique. Je m'immobilise en une pensée de source. J'ai clamé mes élans sur la plus haute marche, inauguré l'île mauve de ma fierté. L'île ancienne enrichie de pas mal d'états d'âme survenus au monde. Mon île, comme un long beuglement de soleil en été, ô lumière que nul ne contredit, mon île, coup de foudre où succombent les dieux. Île précise – arche des laves –, je te sors des frontières du rien dire. Mais ne suis-je point autre moi-même ? À travers l'île-monde au gré des bénévoles.

– *Cette « île-monde » est donc bien devenue la figure de l'Arche, qui traverse tous tes derniers livres, les édités comme les inédits ?*

– On mise sur le besoin d'ouvrir le ciel à d'autres voyages. On part... On part... l'au-delà des jardins est une transhumance. Une mer de soleils. Oiseaux jaillis de l'Arche, étalez les cartes de l'Univers ! Allez, je vous le dis ! déportez-vous de pays en pays ! Vous êtes

partout et jusqu'au bout dans la bonne direction. On peut être partout à la fois comme être et ne pas être, le haut et le bas, l'ange et la bête... Vive la transcendance en nos panoramas ! Les coïncidences du tout ouvert...

– « Les coïncidences du tout ouvert... » Plus encore qu'à la thématique de l'ouvert qu'ont traitée par exemple des poètes comme René Char ou Yves Bonnefoy, et plus encore qu'au concept du « Tout-Monde » de Glissant, je pense ici à la synchronicité chère à Jung et, après lui, à des gens doués comme toi d'écoute sensible, tels Raymond Abellio, René Barbier, Simonne Jacquemard... Dans une telle ligne de fuite, l'Arche n'aurait-il pas en elle quelque chose d'un Archétype ?

– Ô poème en chemin vers les plus hautes luttes : une antique écriture y laisse ses vestiges... Allez ! je vous le dis ! mes fugitifs, hommes cassés-brisés ! à tort et à travers ! cherchez et remaniez jusqu'à vos radicelles ! L'ARCHÉTYPE ! L'ARCHÉTYPE ! Laissez-moi au moins aller avec les oiseaux – Dante et famille – reprendre mes esprits.

– Dante, bien sûr, et son voyage initiatique... Mais peut-être aussi toutes les spiritualités du monde ? Ne communiquent-elles pas entre elles dans leur expérience du « tout ouvert » ? Ton poème n'est-il pas leur caisse de résonance ?

– Au fond d'elles-mêmes, les choses savent l'effet lointain qu'elles exercent les unes sur les autres. Un lent futur prend source en nos surabondances. L'avenir déborde l'étroit sentier d'un miroir pour le passé ! Le passé fait le plein d'un présent sans retouche. La destination de l'extrême nous réoccupe divinement dès le point de départ ! Toutes les écritures ont pour feuille de route cette mer à paraître entre des horizons insoupçonnés. – Tout au fond, là-bas, il manque un porte-voix au ciel... Une échancrure sur la montagne ré-enchanter le cœur incompressible des choses. Il fait nuit. Le vent froid se faufile par la fenêtre et gonfle les rideaux de tulle. La boiserie fait du visible et de l'invisible un même chuchotis. Des flûtistes – les coqs des étoiles – établissent le contact avec l'en-deçà. Chut !... Plus rien ne se divulgue à perte. Pas même une prière des morts. Par la *communicatio idiomatum* de saint Jean Damascène, par ici, s'il vous plaît ! À votre tour de dire en brefs coups de gong que de petites morts nous évitent la grande. Venez, le vent ébouriffe le Livre ouvert des Échancrures...

– Peut-être est-ce dans cette entreprise d'ouverture infinie que tu t'es reconnu frère de l'hétéronymie pessoenne et de son dynamisme mental ? Au « Tout sentir de toutes les manières » de Pessoa, tu réponds en effet : « Semer partout les membres de l'Esprit »...

– Ma vérité pratique m'a déjà devancé. L'utopie essaimée, vertèbre du possible. Nous habitons un corps plus grand qu'on ne le pense, sans être davantage assurés des lointains. Nos esprits bousculés occupent d'autres crânes. Ma terre te prête plus de vies que tu n'en as eues. Ni les cannes, ni le chanvre indien ne sont un obstacle sur la voie de la citoyenneté. – Mais alors les coqs, ces non-dormants, les coqs chargés de siècles ? Un coq de part en part peut nous surprendre encore. Pessoa – enfant de l'art – est coq de mystère.

– Pessoa, à travers les poèmes « païens » d'Alberto Caeiro et de Ricardo Reis, a prôné « le retour des dieux ». Ce que tu appelles ton « zanarchisme » (à partir du mot « zanaar », qui veut dire « dieu » en malgache) contient aussi sa part de paganisme ?

– Sous nos diables d'arbres la sève des païens comme un sang de rebelle déborde. Je suis le Sud. Je suis l'Afrique. Je suis l'axe du ciel. Serais-je une voix étrangère qui ne repère point parmi vous sa présence et se détraque ? Je parle du vécu. Je parle du bon soir. En somme je ne suis qu'un orgueil à sa source.

– Ce souci aigu et constant des commencements n'est pas pour rien dans le mystère sans cesse réitéré, voire intensifié, de ton œuvre « in progress », à la teneur tout autant présocratique

que celle d'un René Char. N'est-ce pas là une des causes essentielles du malentendu que certains entretiennent autour d'elle, en la « méliçant » ?

– Au cercle des bardes disparus, on ajoute ceux à faire encore disparaître...

– Mais toi, puisant sans cesse à toutes les sources, tu ne cesses pas d'apparaître, sans avoir cure de tes « mélecteurs », sûr de trouver à qui parler...

– Ah ! l'homme ! l'âme branchée sur la dialectique des choses – dont je n'ai fait que débloquer la mécanique – l'homme ! l'homme ! je lui impulse la révolte... Par là passe le diable, le moine sans patrie, le sauvage exalté qui, entre les dents, chante le cœur brûlé des oiseaux.

– Au nom des « coïncidences du tout ouvert », tu as fait du diable, pour reprendre un de tes mots-valises, un « dieublotin », autrement dit un collaborateur du sacré. Comment agir alors avec le mal ?

– Pour le subvertir, si on changeait un peu de stratégie ? On lui subtilise son énergie (l'espèce de brouillard dont il se sert quelquefois pour vêtir sa nudité) et on lui insuffle la sève de nos images ? On tente le coup ? On n'hésitera pas à le traquer, s'il le faut, jusqu'aux îles du bout du monde... jusque dans le ventre de la baleine ! Des centres de gravité inconnus somnolent dans l'étendue... Des mers rêvassent au crépuscule sous l'œil des félins entrés en fusion... Comme dit l'Upanishad : l'infinitude est joie. « Si une seule goutte de ce que je ressens tombait en Enfer, elle le transformerait immédiatement en Paradis. » Ah ! Catherine de Gênes ! imprévisible géographie... Tout paysage recèle une béatitude.

– Depuis le début, envers et contre tout, tu composes ton hymne à la joie ?

– Béatitudes. Parois de l'être... L'ombre joue de l'autre côté. Ainsi en usons-nous avec nos rêves, quand nous tournons le dos à nos ruissellements. Je quête l'absolu en la rumeur des peuples. Ce cri de l'absolu qui me fait mal encore.

– La quête de l'absolu est donc à la fois une affaire personnelle et une aventure commune, partagée entre les hommes, entre beaucoup d'hommes. Il y a ici comme une vibration contagieuse. La liberté est absolu, l'absolu est liberté. Est-ce là le partage essentiel, la communion fondamentale ?

– C'est dans la liberté que naît le dieu visible. Cloches de la battologie, nous avons traversé en tous sens, dépassé les contrées de l'absurde et rebroussé le cours de nos clameurs sauvages vers le Cratère en jeu de la Présence Absence. Brèves effervescences. Ciel des idées : les sonorités d'un piano sous les doigts de Dieu sont des coups de langues de feu à l'éclat de pierres précieuses. Une ombre du fond du monde me parle dans les cloches du soir du piano. Une musique a indéterminé ma conscience. « La cloche pneumatique du Rien à l'état pur. » (V. Jankélévitch, *Philosophie*)

– Ton dieu, fût-il « visible » en tant que « dieublotin », est un dieu de « langues de feu » et de langues d'oiseaux. Il est le dieu des musiciens, tout vibrant dans « l'accord mystique » de Scriabine cher à ton cœur, et non celui des philosophes, à l'exception peut-être de quelques-uns, également musiciens, comme Jankélévitch.

– Je crois aux *Litanies à la Vierge Noire* de Poulenc. Le point d'orgue qui passe est le temps éternel. L'Un de Plotin donne ce qu'il n'a pas. Nous fera-t-il sécher ? C'est l'instant musicien où nos événements attendent de se répandre en filets d'eau vocalisés dans le gosier des oiseaux noirs... L'ange s'est mis tout entier dans un accord. L'accord dont la tonique et la dominante sont la souffrance et la clarté de Dieu !... Je psalmodie à perte de ferveur la prière de l'un et du multiple. Pluralité de l'Angélogologie ! Des identités

plurielles font la fête à l'horizon. Et nous ? Et nous ? hélas ! hélas ! Nos jeunes filles n'y vont que la nuit, expirantes pensées.

– *Toujours ce flux et ce reflux, ces extases paradoxales... Mais j'y pense, n'est-ce pas là ta parenté avec Hermès Trismégiste et sa Table d'Émeraude, sa Tabula Smaragdina, où il est dit que tout se répond, que tout respire avec tout, haut et bas, proche et lointain, obscur et lumineux, vie et mort ?*

– Il est à moi ce Dieu qui mêle en haut en bas, n'est-ce pas Maître Eckhart ?, au-delà de lui-même, sans craindre que ceci ne devienne cela à force d'inverser à qui échoit le rêve. Il est à moi, il est à moi, ce Dieu qui fait de notre mort une houle d'étoiles.

– *Boris, fils de l'Ukraine et de La Réunion, descendant de tous les Portugal et de toutes les France, de tous les continents et de toutes les « légendes des cimes », n'es-tu pas aussi et avant tout, tel un Anaximandre recommencé, un enfant de la nuit ?*

– Je suis le besogneur strident de la nuit mère. La nuit où l'île est un distique d'Angélus. Que dit la nuit poussée à bout ? Mystère. La langue du conteur de la nuit nous métisse. Le verbe mérite qu'on le voie avec les yeux que nous cache encore la nuit profonde. Qui pleure ainsi ? Ni toi ni moi ni foi ni loi : il nous arrive enfin un livre à l'agonie, un oiseau de grand large à l'appel des étoiles. Le conte continue. *Always* : mot de passe de la nuit. Comme la houle qui roule jusqu'à Dieu, la nuit transmise de phrase en phrase... Le taureau de la nuit s'achève en chiffon rouge. Franchis ma langue de chien, ma langue de greffé aux luttes non finales, ma langue de bâtard qui se singularise, le purgatoire à deux mains de mes exercices, les gammes du fatal cheminement, les découverts en pâture médiatique, et tu accèderas au manifeste de la nuit : la rencontre essentielle est avec l'œuvre même !

– *Comment la rencontrer vraiment ? Comment la lire comme il convient ?*

– Exercice précis : perds-toi en somnolence... Garde toujours dans ta somnolence les règles d'un jeu à venir... L'esprit coule de source : l'étoile continue.

AUTEUR

PATRICK QUILLIER

Professeur à l'université de Nice